

ENTRETIEN “Les Pouilles sont une région du Sud mâtinée d’Orient”

Le cinéaste italien **Edoardo Winspeare** a réalisé tous ses films dans les Pouilles. Une terre rude, excentrée aux confins de l’Europe, longtemps oubliée des voyageurs...

Ulysse : Quel lien vous unit aux Pouilles ?

Edoardo Winspeare : Je dois préciser que je n’ai pas une goutte de sang pouillais dans les veines. Mais je me sens profondément pouillais dans l’âme. Je suis un mélange d’une quinzaine de nationalités, mais j’ai grandi dans les Pouilles, où ma famille vit depuis trois générations. La région est une terre d’ultime frontière, de “*finis terrae*”. Elle m’a incontestablement influencé en tant qu’artiste. Quand la terre s’arrête ainsi, comme en Bretagne ou en Galicie, une autre terre commence : une terre d’imagination, de voyage, de rêve, un point de départ vers l’aventure. En latin, c’était une “*limes*”, une frontière entre le monde romain et le monde grec. Elle a aussi marqué la séparation entre, d’un côté, le monde chrétien, et de l’autre, le monde musulman : les Turcs, les Albanais. C’est une région du Sud, mais un Sud mâtiné d’Orient. C’est l’endroit d’Italie où l’on sent le plus la Grèce et le Levant. Je dis souvent que les Pouilles sont pareilles à un bateau qui sillonne la Méditerranée, la proue tournée vers le Levant. Toutes ces influences se font sentir encore aujourd’hui, dans les comportements, l’architecture et les paysages... J’aime les Pouilles, car comme moi, c’est un mélange de races et d’origines diverses. Il y a de grandes différences entre Foggia, Bari, Tarente, Lecce et Brindisi, les principales villes de la région. Les dialectes, les façons de vivre et de penser y sont différents. Les gens du Salento, par exemple, ressemblent énormément aux Siciliens, tandis que ceux de Bari ou de Foggia sont plus proches des Napolitains.

Pourquoi la région n’a-t-elle pas connu le même destin glorieux que le royaume de Naples ou la Sicile ?

E.W. : Sans doute parce que nous étions isolés géographiquement. Les Pouilles étaient très éloignées tant de Naples que de la Sicile. Elles ne disposaient pas non plus du rayonnement d’une grande cité. Les nobles n’avaient pas d’autre choix que de rester sur leurs terres. En Sicile, au contraire, les grands feudataires vivaient dans leurs palais de Palerme ou de Naples et engageaient des administrateurs, aidés de *campieri* ou gardes privés, pour s’occuper de leurs propriétés. Naturellement, ces administrateurs volaient les propriétaires et exploitaient les paysans. Les Pouilles, en revanche, n’ont pas connu ce genre de conflits avec les propriétaires terriens qui vivaient sur leurs domaines. De plus, la région est très peuplée et possède de nombreux villages. On n’y trouve pas ces grandes parcelles de terre de plusieurs milliers d’hectares comme en Calabre ou en Sicile. La société était plus équilibrée.

On appelle parfois les Pouillais les “fourmis des Pouilles”. C’est un peuple de travailleurs, à l’image de leurs campagnes qu’ils ont façonnées avec des travaux de terrassement et la construction de murs à sec. En revanche, les Pouilles n’ont pas connu ces grands drames de l’émigration qui ont vidé la Sicile, la Calabre et la Campanie. Ici, l’émigration a été moins forte et est restée essentiellement européenne. Les habitants du Salento sont surtout partis en Suisse, en Allemagne, en France et en Belgique et, bien sûr, dans le Nord de l’Italie. Ils pouvaient donc revenir plus facilement, contrairement à ceux qui ont émigré en Amérique ou en Australie.

Pourquoi tous vos films se déroulent-ils dans les Pouilles ?

E.W. : Parce que, pour moi, les Pouilles sont la métaphore du monde. J’aimerais raconter des histoires différentes mais dont l’action se situe, non pas ▶

► dans les Pouilles, mais carrément dans mon propre village : une histoire d'amour, une autre d'horreur, un drame, une comédie... Les Pouilles sont, pour moi, un microcosme qui devient macrocosme. J'aime cette citation de Tolstoï : *"Raconte ton village et tu raconteras le monde au monde."*

Vous faites souvent appel à des comédiens amateurs. Pourquoi ?

E.W. : D'abord parce que la plupart de mes films étant tournés en dialecte, je ne trouve pas toujours d'acteurs sachant parler le pouillais. Ensuite, les visages sont pour moi très importants. L'Italie actuelle a renié son passé paysan et populaire. Désormais, les Italiens ressemblent à leur télévision, alors qu'auparavant, c'était la télévision qui reflétait la société italienne. Dans mes films, j'essaie donc de renverser la tendance. Je me dis que la société italienne n'est pas encore tout à fait abrutié par la télévision. Il y a encore des gens qui ne parlent pas avec un pseudo accent romano-milanais et très peu de vocabulaire, mais qui parlent simplement un bon italien régional. Je choisis aussi des acteurs ayant des physiques particuliers. Ils ne sont pas forcément beaux, selon les canons en vigueur. Dans mon dernier film, par exemple, l'actrice Donatella Finocchiaro est une belle femme, aux traits fascinants, mais elle n'a pas le visage typique, à la plastique parfaite, de l'actrice de télévision d'aujourd'hui. Parfois, elle a des cernes sous les yeux, mais elle a du chien, elle est d'une grande sensualité. Même chose pour Pino Zimba dans *Sangue Vivo*, un rude gaillard au physique de contrebandier. Naturellement, en faisant appel à ce genre de personnages au physique marqué, je ne peux pas leur demander de parler en italien. Cela sonnerait faux.

En France, on connaît peu la pizzica. En Italie, en partie grâce à vos films, on assiste depuis une dizaine d'années à une renaissance de cette musique populaire du Salento. Le risque qu'elle disparaisse est-il définitivement écarté ?

E.W. : Oui. Avec des amis, nous avons fondé le groupe *Officina Zoè*. Entre 1992 et 1994, nous avons organisé plus de deux cents fêtes sur les places des villages, dans les campagnes. Tout le monde était invité, sans distinction d'âge ou de classe sociale. Le seul impératif, c'était de s'amuser. Il y avait de quoi manger et boire. Sur de grandes banderoles, je faisais écrire des phrases comme *"Dionysos est ressuscité"*, *"Apollon est mort"* ou encore *"Dansez la pizzica et vous ferez mieux l'amour"*. Nous voulions que la pizzica devienne un peu comme le flamenco ou le tango. Elle en a le potentiel, elle est amusante, élégante et son rythme est très prenant. De là est né mon film *Pizzicata*. À l'époque, le danger de sa disparition était bien réel. À Lecce, par exemple, personne ne savait plus ce que c'était. Aujourd'hui, il y a des écoles de pizzica dans toutes les villes d'Italie, à New York et à Paris. Les groupes de pizzica font des tournées à Buenos Aires ou au Japon, où *Officina Zoè* a enregistré un album live. On voit même apparaître des groupes de pizzica techno et de pizzica hip-hop.

Comment expliquez-vous que la région des Pouilles reste encore peu connue des touristes français ?

E.W. : Il y a peu, la région n'était même pas connue des Italiens. Les liaisons routières ont longtemps été très mauvaises. Quand j'étais petit, il nous fallait parfois deux jours pour venir de Naples. Il n'y avait que des petites routes de montagne. Par ailleurs, ce sont

"Pizzicata" (1996), le premier long métrage d'Edoardo Winspeare.





Edoardo Winspeare,
sur les hauteurs du Salento.

Roberto Caccari/Contrasto-Rea

Edoardo Winspeare

Né en 1965 à Salzbourg, Edoardo Winspeare a étudié la littérature à Florence avant d'intégrer l'école de cinéma de Munich. Il a réalisé plusieurs documentaires ainsi que trois longs métrages : *Pizzicata*, sorti en 1996 ; *Sangre Vivo* (2000) et *Il Miracolo* (2003). Son prochain film, *I Galantuomini*, consacré à la mafia, devrait sortir sur les écrans à l'automne prochain. En attendant, les spectateurs français pourront découvrir son court-métrage *Il primo anniversario*, réalisé dans le cadre de l'exposition "Travelling" consacrée au 7^e Art à l'Espace Louis Vuitton.

En savoir + Voir nos pages guide p. 84.

surtout l'art et la littérature qui rendent une région captivante, non ? Les Pouilles ont donné le jour à très peu d'auteurs. Il n'y a pas un seul écrivain pouillais célèbre. C'est une région très humble, certes très élégante et orgueilleuse comme Lecce, mais sans aspiration à la grandeur. Pour ma part, je suis fier d'être pouillais car c'est la seule région du Sud de l'Italie qui peut encore être sauvée. Il est encore facile de vivre chez nous, il règne encore parmi la population un sens diffus de la civilité.

Qu'en est-il de la "Sacra corona unita", la mafia des Pouilles, dont parle "I Galantuomini", votre dernier film ?

E.W. : Aujourd'hui, la "Sacra corona unita" est finie. C'était essentiellement une mafia de bandits. Ceux que je montre dans mon film sont ni plus ni moins

des "ploucs" [en français dans le texte] qui ont voulu jouer aux mafieux. En réalité, la mafia pouillaise est une copie des autres mafias. Elle est même ce qu'on appelle une *n'drina*, une sorte d'émanation de la *n'drangheta* calabraise. Apparue en 1979, la "Sacra corona unita", dont même le nom est ridicule, a été fondée en 1983 par un document écrit, comme un acte notarié. Contrairement aux autres mafias cependant, elle ne s'est jamais vraiment enracinée. Pour des raisons historiques, d'une part, et aussi grâce au travail de la magistrature. En fait, il faut distinguer entre mafia et criminalité organisée. Cette dernière est une véritable organisation fondée sur une politique de terreur et de violence : on te demande de payer le *pizzo* et si tu ne paies pas, on te met une bombe ou on te tire dessus. Et puis, il y a la mentalité mafieuse, difficile à définir. Au fond, nous sommes tous un peu mafieux. Même moi de temps à autres, si je peux éviter de faire la queue pendant trois heures à la mairie, par exemple... En Italie du Sud, pour des raisons très complexes héritées des siècles passés, l'État a toujours été notre ennemi. Il représente une entité très éloignée de notre quotidien, contrairement à la France où l'État a toujours joué un rôle important. La plus importante de nos valeurs, c'est la famille. Nous respectons les règles qui concernent la famille, moins celles qui viennent de l'extérieur. Le problème, c'est qu'une vision déformée de la famille peut devenir mafieuse. Dans les Pouilles cependant, la mentalité mafieuse est moins diffuse que dans le reste du Sud. Il n'y a pas cette haine contre l'État, comme il peut y avoir à Corleone en Sicile, dans la Locride en Calabre ou dans la région de Caserta.

Propos recueillis et traduits par Régine Cavallaro